

Michel Butor,
Rencontre avec Roger-Michel Allemand
accompagné d'un DVD de François Flohic : *Michel Butor, à l'écart*, Paris, Argol éditions, coll. « Les Singuliers », 2009, 234 p.

Frédéric-Yves Jeannet

Seuls quelques artistes d'exception savent nous donner encore, dans leur maturité accomplie, parvenus à ce point où d'autres se répètent à l'infini, ou exploitent tout bonnement un filon qui s'est révélé productif ou rémunérateur, des ouvrages (*Alterswerke*) qui renouvellent la connaissance que nous avons acquise de leur œuvre et de leur vie, au fil d'une longue carrière : que l'on songe à Hokusai, à Matisse, à la *Selva morale e spirituale* de Monteverdi, aux *Boréades* de Rameau, aux bouleversants autoportraits tardifs de Picasso. Nathalie Sarraute avait en 1983 l'âge actuel de Butor — 82 ans —

lorsqu'elle livra *Enfance*. Et elle poussa plus loin encore le bouchon en publiant jusqu'à 97 ans des livres comme *Ici et Ouvrez*, joli pied de nez tardif à l'édition des *Œuvres complètes* dans la bibliothèque de la Pléiade, parue en 1996 et qui mérite d'être refondue, puisque ce dernier ouvrage, publié l'année suivante, n'y fut pas inclus. Nathalie Sarraute figure d'ailleurs au premier rang, avec Michaux, Pinget, Ollier et Leiris, des auteurs contemporains régulièrement cités dans les pages qui vont nous occuper ici.

Très sollicité dès ses débuts, dans les années 1950, par la critique qui le prie de s'expliquer sur son travail, et grand amateur d'entretiens, Michel Butor en a donné des centaines dans la presse, rassemblés pour la plupart par Henri Desoubeaux en trois forts volumes qui ne comportent pas moins de 1087 pages, quoiqu'ils s'arrêtent en 1996. Il a aussi conçu des livres dialogiques avec des interlocuteurs réels ou semi-imaginaires, quoique fondés sur des personnes réelles, tels *Résistances*, avec Michel Launay, ou *Le retour du boomerang*, où il attribue à Béatrice Didier, éditrice de la collection dans laquelle l'ouvrage est paru, des propos qu'elle n'a pas prononcés, puisque c'est Butor lui-même qui a rédigé de bout en bout le dialogue, comme Céline ses *Entretiens avec le Professeur Y*. L'autoportrait dialogué avec Roger-Michel Allemand qu'il nous offre aujourd'hui appartient à la catégorie de ces livres dialogiques à part entière, avec un ou plusieurs interlocuteurs, ainsi qu'à ces *Alterswerke* que l'expérience seule sans doute aura rendus possibles. Contrairement à nombre de volumes d'entretiens enregistrés et transcrits, celui-ci fut écrit, pour l'essentiel, à l'ancienne, sur des carnets qui se trouvent d'ailleurs reproduits en illustration — quoique son style

préserve le plus souvent le ton de la conversation, ce qui le rend très accessible. Répondant aux normes implicites de la collection conçue par Catherine Flohic, sans notes universitaires ni jargon, illustré de bout en bout, en marges ou en pleines pages, de documents souvent inédits, de textes, photos et manuscrits qui tissent avec l'entretien un réseau de correspondances et montrent son chantier, le texte parvient cependant à creuser une autre voie, comme c'est toujours le cas des ouvrages publiés par Michel Butor depuis un demi-siècle, en instaurant ici un dialogue elliptique, resserré, mené avec précision et rigueur par Roger-Michel Allemand, tout à la fois incisif et respectueux dans son questionnement, sa recherche d'une vérité sur des thèmes parfois éludés ou contournés par Michel Butor, qui s'en explique ici très clairement. Ainsi de la sexualité, l'un des thèmes — avec l'argent et la politique — qu'il qualifiait de « brûlants » en 1973, au Colloque de Cerisy qui lui fut consacré : « J'étais certainement très sensuel, très tourmenté par le sexe, mais très censuré. Je suis d'éducation catholique, mais de ce côté, c'était presque protestant. » (p. 53) Ces aspects ne sont pas cachés, car l'honnêteté est de mise dans une entreprise autobiographique et autoréflexive de cet ordre. C'est la première fois qu'il évoque aussi en profondeur — et en des termes très émouvants — la surdité de sa mère, qui fut sans doute capitale dans la constitution de sa personnalité et son entrée dans *l'âge d'homme*, qu'il évoque aussi le huitième enfant de la fratrie Butor, la petite Geneviève (« la petite morte, derrière les rosiers » conjurée par Rimbaud dans les *Illuminations*), « petit fantôme » qui décéda d'une diphtérie avant sa naissance. Butor se départit ainsi, le temps d'une confidence (et il faut admirer ici l'art de l'interlocuteur) de sa traditionnelle *pudeur*. Il n'hésite plus à exprimer ses sentiments

et à revenir sur certains points obscurs de son existence, comme il l'a d'ailleurs déjà fait dans plusieurs poèmes de la décennie qui s'achève.

Tout en reformulant des choses dites au fil de l'œuvre et des entretiens, cette sorte de roman autobiographique à deux voix dispose autrement les cartes, telle une *patience* (titre d'un volume de poèmes en prose publié par Butor en 1991). Ainsi, sur la biographie : « Je ne suis pas un écrivain de journal intime ou de confessions. [...] Au début, je ne voulais rien dire de moi. J'étais sans doute un problème, mais je n'étais pas *mon* problème. Peu à peu, j'ai été obligé de répondre à des questions sans trop me dérober. Puis il m'a fallu préciser le lieu, la date, les circonstances, essayer d'élucider les raisons qui m'avaient fait écrire ceci plutôt que cela ; ce qui a constitué des îlots d'autobiographie. Certains m'ont demandé de les relier. C'est évidemment inachevable. » (p. 19) — ce qu'il précise un peu plus loin, d'abord lorsque Roger-Michel Allemand lui demande de définir les « influences mutuelles » entre sa vie privée et sa création : « Deux interactions essentielles. D'abord les souvenirs, non seulement ceux de l'enfance, mais aussi ceux de ma vie familiale, d'époux, père et grand-père [...]. Ensuite la vie professionnelle. J'ai gagné ma vie presque entièrement comme professeur. Mes droits d'auteur n'ont jamais été qu'un complément, une sorte d'aumône que m'accorde la société actuelle en tolérant mon activité » (p. 31) ; il reviendra encore sur les biographèmes et leur fonction dans son œuvre page 113, et cela donnera lieu à cet échange fascinant avec Roger-Michel Allemand où Butor rejoint, sans peut-être même le savoir, Duras et Cixous, qui ont parlé chacune à sa façon de la tentation

du crime et de la sublimation de l'instinct meurtrier dans l'écriture :

MB - [...] Les tensions violentes qui m'habitaient se sont apaisées, sans disparaître. Cela au prix de maints travaux et recherches. Car on ne peut pas séparer l'existence d'un écrivain, la mienne en l'occurrence, de son œuvre. Les deux sont liées, agissent et réagissent sans arrêt l'une sur l'autre. C'est une interaction permanente, car si l'œuvre résulte de la vie, celle-ci s'en trouve modifiée, voire bouleversée, en retour, par un effet boomerang. On peut donc dire que mon journal intime est tout entier contenu et masqué dans mes livres successifs.

RMA - À propos de tensions, lesquelles ? Est-ce trop intime pour l'aborder ?

MB - Oh, on peut bien le deviner... Il y a en particulier des hommes politiques que j'aurais envie d'éliminer. Je suis bien forcé de me retenir.

Ce livre enrichit et synthétise donc les éléments biographiques déjà connus. Il s'approche même parfois du poème ou de la sensibilité zen (ainsi de sa retraite active dans ce lieu qu'il a adopté après de multiples escales, le village de Lucinges en Haute-Savoie, dans la grande banlieue française de Genève — ville où il enseigna pendant une vingtaine d'années et plaque tournante de ses multiples voyages —, il dit qu'elle est « une altitude sur laquelle on pourrait enfin se reposer » (p. 15). Et de son travail en ce lieu : « Il suffit de sortir, avec ou sans chien, pour cueillir des horizons de méditation que je m'efforce d'écouter, d'approfondir en vue de les fixer plus ou moins quand je rentre dans la caverne de mon atelier-bureau. » *Ibid.*), une dimension bien rendue par les sous-titres des cinq chapitres (cinq, car la numérologie joue un grand rôle dans l'œuvre de Butor, en particulier les nombres 5, 6, 7, 21, 32 et 33, et la plupart de ses grandes « séries », tels *Répertoire* ou *Le*

Génie du lieu, sont divisées en 5 volumes) : « Le roc est un oiseau », « La transparence couve », « Perpétuation dans l'aventure », « Entre les déserts et les sources » et « Une nudité neuve attend notre baiser », citations tirées d'autres ouvrages de Michel Butor. La structure du livre est donc subtile. « La montagne est un lieu dans lequel on se détache, d'où l'on aperçoit les choses de haut [...]. C'est une région d'ascétisme », dit-il encore (p. 13), ce que n'aurait certainement pas contredit le poète Maurice Chappaz, qui fut presque son voisin, du côté suisse de la frontière. Une vision toujours poétique et souvent aphoristique du monde : « Quand j'entends du jazz aujourd'hui, et qu'il me plaît, quelque chose en moi se remet à danser », écrit-il ainsi page 53. Le grand avantage que présente un entretien *écrit* comme celui-ci est en effet la condensation du propos, la synthèse, la formule — qui souvent se diluent ou disparaissent à l'oral, dans la réitération didactique que comporte nécessairement une conversation à bâtons rompus. En ce sens, ce dialogue est proche du *Retour du boomerang* ou du dialogue *Résistances* mentionnés, et sans commune mesure — ce qui n'ôte rien à leur utilité ni à leur valeur documentaire — avec les entretiens oraux réunis et savamment annotés par Henri Desoubreaux dans les trois volumes mentionnés. Aussi utile à cet égard que la correspondance, la masse des entretiens ajoute ainsi du vivant même de l'auteur une strate autoexégétique à son œuvre.

On croise dans ces pages les auteurs, artistes et musiciens qu'a fréquentés et admirés le jeune écrivain, Sartre, Breton et Bachelard en particulier, qui ont joué pour lui le rôle de mânes tutélaires (des deux premiers, il dit : ils sont « les deux personnes qui ont eu le plus d'influence sur moi [...] je peux bien

dire qu'ils ont vraiment été des espèces de figures emblématiques », p. 61) : « Je me souviens qu'une fois, chez André Breton, il m'avait dit que ce qu'il appréciait chez moi, c'était le feu. Mais j'ai l'impression que mon feu est un peu clandestin : il couve sous la cendre. » (p. 11) ; « J'ai beaucoup de reconnaissance envers Gaston Bachelard, non seulement à cause de la façon quasi paternelle avec laquelle il m'a accueilli, mais pour son enseignement. Ses leçons sur l'imaginaire étaient un spectacle grandiose, avec des moments de comique intense qui secouaient tout l'amphithéâtre... » (p. 62) ; sur Sartre : « Il m'a frappé par sa bonté — comme Breton [...] alors que ce n'est pas du tout l'image qu'on a d'eux habituellement. [...] Si, après tant d'années, il y a quelque chose que je veux retenir d'eux et que je voudrais essayer d'imiter, c'est ça. » (p. 61). Les plus grands noms de la culture d'après-guerre passent ainsi dans ces pages — Michaux, Blanchot, Matta, Borges, Lévi-Strauss, Leiris, Starobinski, Sarraute, Lévinas, Merleau-Ponty, Jankélévitch, Lacan, Bataille, Lyotard, Deleuze, Foucault, Barthes, Perros, Laporte, Simon, Beckett, Klossowski, Alechinsky, Soulages, Pousseur, Stravinsky, Balthus, Jasper Johns —, qu'il a tous rencontrés, prennent vie et consistance sous la plume de Butor, sous le feu des questions très informées de son interlocuteur. On obtient ainsi des points de vue inattendus sur ceux même que l'on croyait connaître : « Perros et Barthes s'appréciaient beaucoup mutuellement. En particulier, ils aimaient bien jouer du piano ensemble. J'ai des souvenirs passionnants de certains de leurs récitals à quatre mains, chez Pierre Klossowski, dans l'atelier de Balthus, son frère. » (p. 91)

Telle menue erreur factuelle, qui sera aisément corrigée ou annotée dans une prochaine édition (ainsi, Michel Foucault,

né en octobre 1926, un mois après lui, est décrit par Butor page 72 comme « plus âgé » que lui) n'altère pas ce beau texte à deux voix où se dessine plus précisément que jamais le portrait d'un homme modeste, retiré et « à l'écart » du milieu littéraire, mais demeuré plus inventif et *vivant* que maints jeunes artistes, après avoir renouvelé plusieurs genres et défriché de multiples domaines de l'art et de la pensée au fil d'une œuvre polymorphe, ici survolée dans une analyse rétrospective toujours éclairante, qui sera sans nul doute utile aux spécialistes de son œuvre mais surtout, ce qui est plus important, aux lecteurs qui s'apprêtent — on les envierait presque, si l'on était envieux — à découvrir cet immense continent propre à l'exploration et à l'émerveillement.

Il faut saluer la remarquable aventure éditoriale qu'amorce ici Catherine Flohic en faisant accompagner ce volume de la collection « Les Singuliers » d'un DVD, *Michel Butor, à l'écart*, vidéogramme de 30 minutes réalisé par François Flohic, qui complète judicieusement la teneur et l'iconographie du volume, nous montrant Butor, « monument marginal », ainsi qu'il se définit lui-même, de la littérature française, chez lui à Lucinges, où il a baptisé ainsi sa maison, « À l'Écart ». Les questions très discrètes, généralement *off-track*, de Catherine Flohic, qui l'interroge devant sa table de travail, entouré d'objets familiers, de peintures et de sculptures d'amis, dans son vaste bureau qui fait aussi office d'atelier et de bibliothèque, permettent à l'écrivain de reformuler devant la caméra certains des fils qu'il a tissés par écrit dans le dialogue avec Roger-Michel Allemand, et d'en esquisser d'autres. Organisé par thèmes (la journée de travail, l'ordinateur, l'usage de la salopette, des carnets, la photographie, le travail plastique

— on voit des pots de peinture et des pinceaux devant lui sur l'une des tables du bureau — et avec d'autres plasticiens, ou encore l'organisation de la bibliothèque...), le film remplit un objectif didactique, en éclairant et introduisant — ou prolongeant — l'entretien écrit. La caméra, généralement fixe, montre dans une alternance de plans d'ensemble et rapprochés l'écrivain parlant, lisant ou, avec sa voix off superposée, se promenant avec son chien dans la montagne, toujours à l'écoute du monde, l'intelligence même. Le résultat est si passionnant qu'on en regrette d'arriver au bout du vidéogramme, qu'il ne soit pas plus long : on aurait volontiers passé trois heures de plus à écouter cet admirable « professeur d'ignorance » (comme il dit).

Il disait aussi dans un entretien, il y a quarante ans, reprenant Rimbaud à son compte : « J'écris pour changer la vie ». C'est ce qu'il fait ici, aussi opiniâtrement qu'alors, et il la change de plus en plus à mesure que son œuvre continue à s'agrandir.

Bibliographie

- BUTOR, Michel. 1958, *Le Génie du lieu*, Paris, Grasset
- . 1971, 1978, 1992 et 1996, *Où. Le Génie du lieu II, Boomerang. Le Génie du lieu III, Transit. Le Génie du lieu IV et Gyroscope. Le Génie du lieu V*, Paris, Gallimard.
- . 1960-1982, *Répertoire I, II, III, IV et V*, Paris, Minuit.

- . 1988, *Le Retour du boomerang*, Paris, Presses Universitaires de France.
 - . 1991, *Patience disposée pour Robert Davreu*, Paris, Métailié, coll. « L'Élémentaire ».
 - et Michel Launay. 1983, *Résistances. Conversations aux Antipodes*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture ».
- DESOUBEAUX, Henri (éd.). 1999, *Michel Butor, Entretiens. Quarante ans de vie littéraire (1956-1996)*, Paris, Joseph K. éditeur, 3 volumes.